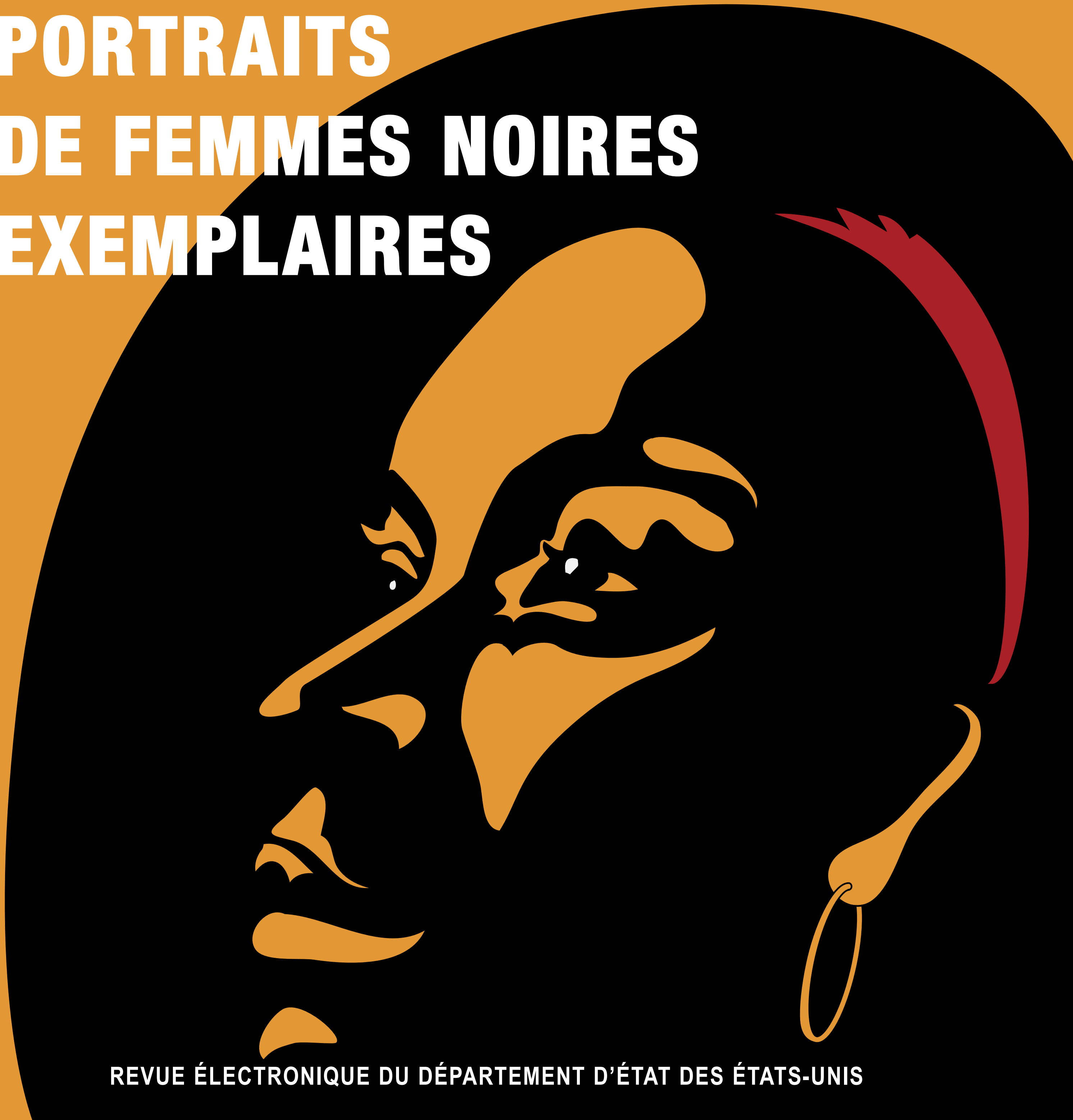


PORTRAITS DE FEMMES NOIRES EXEMPLAIRES



REVUE ÉLECTRONIQUE DU DÉPARTEMENT D'ÉTAT DES ÉTATS-UNIS

VISIT…

LANZAROTE Caliente.com



DÉPARTEMENT D'ÉTAT DES ÉTATS-UNIS
VOLUME 16 / NUMÉRO 6
Février 2012

Programmes d'information internationale

Coordonnatrice	Dawn McCall
Directeur de la publication	Nicholas Namba
Directeur-concepteur	Michael Jay Friedman
Rédactrice en chef	Mary Chunko
Directrice de la rédaction	Lea Terhune
Chef de la production	Janine Perry
Graphismes	Sylvia Scott
Page de couverture	Dori Walker
Photographies	Ann Jacobs
Version française	Africa Regional Services, Paris

Le Bureau des programmes d'information internationale du département d'Etat des Etats-Unis publie une revue électronique mensuelle sous le logo *eJournal USA*. Ces revues examinent les principales questions intéressant les Etats-Unis et la communauté internationale ainsi que la société, les valeurs, la pensée et les institutions des Etats-Unis.

Publiée d'abord en anglais, la revue mensuelle est suivie d'une version en espagnol, en français, en portugais et en russe. Certains numéros sont également traduits en arabe, en chinois et en persan. Toutes les revues sont cataloguées par volume et par numéro.

Les opinions exprimées dans les revues ne représentent pas nécessairement le point de vue ou la politique du gouvernement des Etats-Unis. Le département d'Etat des Etats-Unis n'est nullement responsable du contenu ou de l'accessibilité des sites Internet indiqués en hyperlien ; seuls les éditeurs de ces sites ont cette responsabilité. Les articles, les photographies et les illustrations publiés dans ces revues peuvent être librement reproduits ou traduits en dehors des Etats-Unis, sauf mention explicite de droit d'auteur, auquel cas ils ne peuvent être utilisés qu'avec l'autorisation du titulaire du droit d'auteur indiqué dans la revue.

Editor, *eJournal USA*
IIP/PUBJ
U.S. Department of State
2200 C STREET, NW
Washington, DC 20522-0501
Etats-Unis
Courriel : eJournalUSA@state.gov

Avant-propos



© AP Images

A Americus, en Georgie, des femmes traitent des demandes d'inscription sur les listes électorales quelques jours après l'adoption de la loi sur le droit de vote de 1965, qui interdit toute pratique discriminatoire en la matière.

En février 1926, l'historien Carter Woodson, fils d'anciens esclaves, lance la Semaine de l'histoire noire afin d'inciter les Afro-Américains à étudier leur propre passé. Cinquante ans plus tard, lors de la commémoration du bicentenaire des Etats-Unis, le président Gerald Ford appelle tous les Américains à « saisir cette occasion pour rendre hommage aux réalisations, trop souvent ignorées, des Américains noirs dans tous les secteurs d'activité tout au long de notre histoire » et institue février Mois de l'histoire afro-américaine. Depuis lors, les Américains de toutes origines apprennent à connaître le parcours et les apports de leurs compatriotes noirs durant ce mois de février. En 2012, le thème choisi est « Les femmes noires dans la culture et l'histoire américaines ».

Ce numéro de la revue *eJournal USA* brosse le portrait d'Afro-Américaines des XX^{e} et XXI^{e} siècles qui ont marqué de leur empreinte de nombreux domaines de la vie aux Etats-Unis. Il montre également comment les générations précédant ces femmes ont servi de modèle à la génération actuelle.

Sans être exhaustive, la liste de ces personnalités féminines est représentative. Elle comprend des femmes qui ont consacré leur talent et leur énergie aux affaires, aux droits civiques, à la politique, à l'enseignement et aux médias. Chacune, à sa manière, a concrétisé le rêve américain non seulement pour les Afro-Américains, mais aussi pour les femmes et les hommes de toutes origines.



© AP Images

Fannie Lou Hamer, militante des droits civiques, participa à la création des Etés de la liberté du Mississippi, campagnes d'information et d'inscription sur les listes électorales destinées aux Américains noirs.

La rédaction



DÉPARTEMENT D'ÉTAT DES ÉTATS-UNIS / VOLUME 16 / NUMÉRO 6

Portraits de femmes noires exemplaires

3 **Madame C. J. Walker : du sens des affaires à la philanthropie**
A'LELIA BUNDLES

7 **Ida Wells-Barnett : combats et écrits pour la justice**
LEE BAKER

11 **Zora Neale Hurston : une légende de la littérature**
VALERIE BOYD

21 **Dorothy Irene Height : militante des droits civiques**
HOLLY COWAN SHULMAN

24 **Claudette Colvin : la première Afro-Américaine à refuser de céder son siège**
PHILLIP HOOSE

27 **Documentation complémentaire**

PORTRAITS D'AFRO-AMÉRICAINES DE NOTRE TEMPS

15 **Elizabeth Alexander,** poète

16 **Mary McLeod Bethune,** éducatrice et militante des droits civiques

16 **Ursula Burns,** dirigeante d'entreprise

17 **Shirley Chisholm,** pionnière de la politique américaine

17 **Johnnetta Cole,** universitaire

18 **Catherine Hughes,** chef d'entreprise dans l'audiovisuel

18 **Mae Jemison,** médecin, scientifique et astronaute

19 **Lynn Nottage,** dramaturge

19 **Condoleezza Rice,** universitaire et diplomate

20 **Susan Rice,** ambassadrice auprès des Nations unies

20 **Leah Ward Sears,** avocate et juriste

Les opinions exprimées dans cet article ne représentent pas nécessairement les vues ou la politique du gouvernement des Etats-Unis.

Madame C. J. Walker

DU SENS DES AFFAIRES À LA PHILANTHROPIE

A'Lelia Bundles

Il y a un peu plus d'un siècle, lorsque Madame C. J. Walker fonda son empire de la coiffure et de la cosmétique, peu de femmes osaient songer à posséder une entreprise. A une époque où les Américaines n'avaient pas le droit de vote et où la plupart des Afro-Américains étaient exclus – par la loi et la coutume – des universités, sociétés, métiers et postes de haut fonctionnaire les plus en vue, Madame Walker se hissa par la seule force de sa volonté du statut de blanchisseuse illettrée à celui de chef d'entreprise et devint l'une des premières femmes millionnaires du pays. Alors que la majorité des Américaines occupant un emploi étaient ouvrières ou domestiques, elle dirigeait une équipe de vente internationale composée de milliers d'Afro-Américaines financièrement autonomes. Son improbable parcours de chef d'entreprise, de philanthrope et de militante politique demeure source d'inspiration et montre ce que peut accomplir une femme courageuse, persévérante et généreuse.



Scurlock Studio/Smithsonian Institution, National Museum of American History, Archives Center

Madame C. J. Walker fut l'une des premières millionnaires afro-américaines.

Née Sarah Breedlove à Delta, en Louisiane, en décembre 1867, la future Madame Walker est la première de ses cinq frères et sœurs à entamer son existence sous le sceau de la liberté. Enfant, la jeune Sarah travaille avec ses parents, Owen et Minerva Breedlove, dans la plantation de coton où ils avaient été esclaves jusqu'à la fin de la guerre de Sécession. A sept ans, elle a la douleur de perdre ses parents. En l'absence d'école réservée aux élèves noirs dans la localité et sans perspective d'emploi, elle épouse dès 14 ans un dénommé Moses McWilliams. A 20 ans, Sarah se retrouve veuve avec un enfant en bas âge.

Dans l'incapacité de subvenir à ses besoins et à ceux de Lelia, sa fille, la jeune femme rejoint ses frères aînés à Saint Louis. Elle obtient une place de blanchisseuse avec un salaire d'à peine plus d'un dollar par semaine, mais elle est résolue à donner à son enfant une instruction plus officielle que celle qu'elle a reçue. Alors que beaucoup toisent avec dédain les femmes de sa condition, elle ne ressent aucune humiliation de son emploi modeste, mais honnête. Le seul tracas qu'elle avoue est lié à son apparence physique : une grave affection du cuir chevelu lui fait perdre ses cheveux. En ce début de XXe siècle, la plupart des Américains n'ont ni eau courante ni électricité et le bain est un véritable luxe. Comme Sarah, de nombreuses femmes sont sujettes à la calvitie : elles se lavent rarement la tête, ce qui les fragilise face aux agressions de leur environnement, pollution, bactéries et poux. Pour se soigner, la jeune femme expérimente diverses formules et finit par trouver un onguent et un traitement de rinçage qui guérissent son cuir chevelu et permettent à ses cheveux de repousser. Elle se met à vendre ses baumes et apprend aux femmes à entretenir leur chevelure et à se coiffer.

C'est vers cette époque que Sarah rencontre et épouse Charles Joseph Walker, un vendeur de journaux qui l'aide à écouler et à promouvoir ses produits. Après son mariage, en 1906, elle commencera à se faire appeler « Madame » C. J. Walker, titre de courtoisie emprunté aux créatrices de la mode et de la cosmétique françaises. En 1910, Sarah s'installe dans l'Indiana à Indianapolis où elle fait construire une usine, ainsi qu'un salon de coiffure et une école d'esthéticiennes pour former ses vendeuses. Par ailleurs, elle participe activement à la vie civique, culturelle et politique de la ville. Lorsqu'elle entend parler d'une campagne pour la construction dans les



A'Lelia Bundles/Walker Family Archive/madamcjwalker.com

Madame C. J. Walker (2e à partir de la gauche) et l'enseignant, écrivain et leader politique Booker Washington (au centre, à gauche) participent à la consécration en 1913 de la Young Men's Christian Association (YMCA) noire de Senate Avenue à Indianapolis, dans l'Indiana.

quartiers noirs d'une YMCA (la Young Men's Christian Association, ou YMCA, est une association internationale ayant pour vocation d'encourager le bien-être physique et spirituel par le biais du service rendu à autrui), elle fait un don de 1 000 dollars au comité de financement. Le geste choquera ses nouveaux voisins car aucune Noire n'avait jamais offert une somme aussi importante à un organisme tel que la YMCA. L'ancienne blanchisseuse payée 1,50 dollar la semaine gagnait désormais suffisamment pour aider son prochain.

Enhardie par les réactions positives face à son don, Sarah Walker se fixe un nouvel objectif : s'adresser aux délégués de la convention de 1912 de la Ligue nationale des chefs d'entreprise noirs (National Negro Business League – NNBL). Elle arrive à Chicago avec une confiance ravivée et tente de raconter son ascension vers la richesse au fondateur de la ligue, Booker Washington. L'homme est alors un personnage de stature nationale et sans doute le plus puissant leader afro-américain de son époque. Pendant deux jours, il l'ignore totalement. L'inébranlable Madame Walker attend patiemment le dernier jour de la convention pour se lever et s'adresser à Booker Washington, qui présidait la séance du haut de l'estrade : « Vous ne pouvez pas me fermer la porte au nez, déclare-t-elle. Je suis une femme issue des champs de coton du Sud. Je suis devenue blanchisseuse. De là, je suis passée en cuisine. Puis je me suis lancée dans une affaire de fabrication de produits capillaires. J'ai construit mon usine sur mon propre terrain ! »

Profondément choqué et contrarié, Booker Washington n'invite même pas Sarah Walker à le rejoindre sur l'estrade, mais il ne peut plus l'ignorer. L'année suivante, il accepte de se rendre chez elle, à Indianapolis, lors de la consécration de la nouvelle YMCA. Par ailleurs, Madame Walker s'investit dans le Tuskegee Institute, établissement d'enseignement supérieur fondé par Booker Washington en 1881 pour favoriser la promotion sociale des Afro-Américains. Elle y crée des bourses destinées aux étudiants africains et s'occupe de leur financement, ce qui lui vaut un respect accru du grand leader. Lors de la convention de 1913 de la NNBL, ce dernier l'accueille volontiers à titre d'oratrice principale.

Sarah Walker continue à développer son marché et s'aventure bientôt en dehors des Etats-Unis, à Cuba, en Jamaïque, en Haïti, au Panamá et au Costa Rica. Grâce aux règles de la libre entreprise qui ont fait sa richesse, elle espère assurer avec ses produits une certaine

aisance aux femmes d'origine africaine du monde entier. Pendant les voyages d'affaires de sa mère, sa fille Lelia se lance à son tour et ouvre un autre salon-école à New York dans une maison somptueusement décorée de Harlem, quartier peuplé essentiellement d'Afro-Américains. La Madam C. J. Walker Manufacturing Company poursuit son ascension, incitant Sarah et sa fille à regrouper leurs représentantes en clubs locaux et clubs d'Etat. En 1917, la convention de la Walker Hair Culturists Union of America rassemble à Philadelphie deux cents agents, ce qui en fait l'une des toutes premières réunions d'affaires féminines à l'échelon national. Lors de la convention, Sarah a le plaisir d'écouter s'exprimer à la tribune d'anciennes serveuses, cuisinières, ouvrières agricoles et institutrices qui gagnent désormais davantage que leurs anciens employeurs. Elle remet des prix pour récompenser non seulement les meilleures vendeuses, mais aussi celles qui ont effectué les dons les plus élevés aux œuvres caritatives.



Madame Walker au volant d'une Ford T vers 1912, avec sa nièce Anjetta Breedlove (devant) et deux de ses employées.

A'Lelia Bundles/Walker Family Archive/madamcjwalker.com

L'année suivante, Sarah Walker s'installe à Villa Lewaro, une immense propriété d'Irvington-on-Hudson, dans la banlieue aisée de New York, non loin des résidences de John Rockefeller, le philanthrope magnat du pétrole, et de Jay Gould, le géant du rail (deux des hommes les plus riches de l'histoire des Etats-Unis). De son fief new-yorkais, elle se lance plus avant dans la politique. Elle rejoint le comité exécutif de la marche de protestation silencieuse de juillet 1917, où plus de 8 000 Afro-Américains défilent sur la Cinquième Avenue pour manifester contre les émeutes d'East Saint Louis qui ont fait 39 victimes noires, femmes, hommes et enfants. Quelques jours plus tard, avec un groupe de personnalités de Harlem, elle se rend à la Maison-Blanche afin d'appeler le président Woodrow Wilson à soutenir le texte de loi visant à considérer le lynchage comme un crime fédéral.

Juste avant sa mort en mai 1919, Sarah Walker fait don de 5 000 dollars – l'équivalent de quelque 65 000 dollars d'aujourd'hui – au fonds anti-lynchage de l'Association nationale pour le progrès des gens de couleur (National Association for the Advancement of Colored People – NAACP). A l'époque, jamais encore l'organisation de lutte pour la défense des droits civiques n'avait reçu une telle somme. Reflet de sa passion pour l'enseignement, les enfants et les personnes âgées, la femme d'affaires modifie aussi son testament : elle laisse deux tiers des bénéfices nets à venir de sa succession à des œuvres et lègue près de 100 000 dollars à des particuliers, des établissements éducatifs et des orphelinats.

Aujourd'hui, la transmission de ses valeurs est assurée par les aspirations de personnes animées par son sens des affaires et sa généreuse philanthropie, notamment la milliardaire et star de l'audiovisuel Oprah Winfrey et Marie Johns, directrice adjointe de la Small Business Administration, l'organisme américain chargé des PME. En 1992, Sarah Walker fait partie de la poignée de

femmes (21 seulement) inscrites au National Business Hall of Fame du Musée des sciences et de l'industrie de Chicago.

Lorsqu'on lui demandait le secret de sa réussite, Madame C. J. Walker répondait fièrement : « Il n'existe pas de voie royale vers le succès, ou alors je ne l'ai pas trouvée, car tout ce que j'ai obtenu est le résultat d'un dur labeur et de nombreuses nuits sans sommeil. Mes débuts, je ne les dois qu'à moi-même. Ne restez pas immobile à attendre que la chance se présente. Soyez l'artisan de votre propre chance ! » ■

A'Lelia Bundles a été cadre et productrice chez ABC News. Biographe et arrière-arrière-petite-fille de Sarah Walker, elle a écrit On Her Own Ground: The Life and Times of Madam C.J. Walker, *paru chez Scribner, qui a été nommé en 2001 « Notable Book » par le* New York Times. *A'Lelia Bundles habite Washington.*

Cet article est extrait de la brochure Stories of African-American Achievement *publiée par le bureau IIP du département d'Etat des Etats-Unis.*

Ida Wells-Barnett

COMBATS ET ÉCRITS POUR LA JUSTICE

Lee Baker



Special Collections Research Center, University of Chicago Library

La journaliste Ida Wells-Barnett lutta pour l'égalité des droits.

Outre le combat qu'elle mena courageusement contre les lynchages, Ida Wells-Barnett était aussi suffragette, militante des droits de la femme, journaliste et conférencière d'envergure internationale. Elle figure parmi les personnalités les plus intègres du pays, ainsi que parmi les plus ardents partisans de la démocratie. Née à Holly Springs (Mississippi) en 1862, elle est morte à Chicago (Illinois) en 1931, à 69 ans.

Bien que les parents d'Ida aient été esclaves avant la guerre de Sécession, ils arrivèrent à subvenir aux besoins de leurs sept enfants car sa mère était une cuisinière réputée et son père un menuisier expérimenté. Alors qu'Ida n'avait que 14 ans, une tragique épidémie de fièvre jaune s'abattit sur Holly Springs, tuant ses parents et le benjamin de la famille. Avec déjà l'intégrité, le sens des responsabilités et la force morale qui allaient la caractériser toute sa vie, Ida garda ses frères et sœurs auprès d'elle et devint enseignante pour les nourrir. Elle réussit à poursuivre ses études au Rust College, tout proche, et finit par s'installer à Memphis (Tennessee) pour vivre avec sa tante et aider à élever ses plus jeunes sœurs.

C'est à Memphis qu'elle commença à se battre (au sens propre du mot) pour l'égalité des races et des sexes. En 1884, le contrôleur de la compagnie ferroviaire Chesapeake & Ohio lui demanda de laisser sa place assise à un homme blanc. Il lui ordonna d'aller dans le wagon fumeurs, qui était aussi le wagon « Jim Crow » (du nom des lois qui imposaient une séparation des Américains selon la couleur de leur peau), déjà bondé. Malgré la loi de 1875 sur les droits civiques, qui interdisait la discrimination fondée sur la race, les convictions ou la couleur de peau dans les salles de spectacle, hôtels, moyens de transport et autres services publics, plusieurs compagnies ferroviaires continuaient de pratiquer cette ségrégation.

Ida Wells refusa de bouger, invoquant son appartenance au sexe féminin et le fait qu'elle ne fumait pas, ce qui justifiait sa place dans le wagon des dames, et non dans celui, moins confortable, réservé aux Afro-Américains. Ne voulant rien savoir, le contrôleur l'expulsa du train par la force, sous les applaudissements de passagers blancs. De retour à Memphis, elle engagea immédiatement un avocat et poursuivit en justice la compagnie ferroviaire pour mauvais traitements. Elle obtint gain de cause dans un tribunal local mais la compagnie ferroviaire fit appel auprès de la cour suprême du Tennessee, laquelle inversa la décision du premier tribunal. C'était le premier des nombreux combats qu'Ida Wells allait mener tout au long de sa vie pour la justice sociale et la dignité humaine. A partir de ce moment, elle allait se consacrer sans répit et sans crainte à la lutte contre l'injustice et la violence racistes et sexistes.

L'action en justice qu'avait intentée Ida Wells contre la compagnie ferroviaire marqua également le début de sa carrière de journaliste. De nombreux journaux


Special Collections Research Center, University of Chicago Library

Ida Wells-Barnett eut quatre enfants avec son époux, F. L. Barnett, également journaliste.

s'intéressèrent à cette enseignante de 25 ans qui avait tenu tête aux partisans de la ségrégation raciale. Ses talents de rédactrice se développèrent dans des publications destinées aux Afro-Américains et à un lectorat chrétien, ainsi que dans la presse britannique. En 1889, elle devint l'une des associées du *Free Speech and Headlight*, journal détenu par le pasteur de l'église baptiste de Beale Street, le révérend R. Nightingale. Celui-ci encourageait ses nombreux paroissiens à s'abonner au journal, qui connut ainsi un grand succès. Ida Wells put alors quitter son travail d'enseignante et gagner sa vie comme rédactrice, responsable de rubrique et, par la suite, conférencière aux Etats-Unis et à l'étranger.

La vie d'Ida Wells prit de nouveau une tournure tragique en 1892 lorsque trois de ses amis furent lynchés (c'est-à-dire assassinés par la foule sans aucune forme de procès). Ils s'appelaient Thomas Moss, Calvin McDowell et Henry Stewart. Ces trois hommes étaient propriétaires d'une épicerie, la People's Grocery Company, accusée par certains de détourner la clientèle au détriment d'autres magasins détenus par des Blancs. Un groupe d'hommes blancs essaya de mettre fin à cette concurrence en attaquant la People's Grocery. Les trois propriétaires ne se laissèrent pas faire et tirèrent sur l'un des attaquants. Ils furent arrêtés mais une foule hargneuse envahit rapidement la prison où ils étaient incarcérés. Déchaînée, elle les traîna en dehors de la ville et les assassina sauvagement. Cet acte de barbarie révolta Ida Wells. Elle écrivit dans le *Free Speech* :

> « La ville de Memphis a montré que ni l'intégrité ni la réputation du Nègre ne lui sont utiles s'il ose se protéger de l'homme blanc ou lui faire concurrence. Nous ne pouvons rien faire à la suite de ce lynchage car nous sommes en infériorité numérique et n'avons pas d'armes. La foule blanche en colère a pu se procurer des munitions gratuitement mais la loi qui interdit de vendre des armes aux Nègres est strictement appliquée. Il ne nous reste donc qu'une seule chose à faire : économiser notre argent et quitter une ville qui ne protégera ni notre existence ni nos biens et ne nous donnera pas non plus droit à un procès équitable, mais qui nous assassinera froidement si nous sommes accusés par des Blancs. »

Beaucoup suivirent les conseils d'Ida Wells et allèrent vivre ailleurs. D'autres membres de la communauté noire organisèrent un boycott de magasins détenus par des Blancs pour exprimer leur indignation face à cette barbarie. Sans se laisser intimider par les atrocités commises, Ida Wells poursuivit son travail de dénonciation et d'investigation jusqu'à ce que son bureau au journal fût saccagé en guise de représailles. Ne pouvant rester à Memphis, elle s'installa à Chicago pour mener librement ses activités journalistiques. Elle continua à rédiger, dans la presse locale, nationale et internationale, des articles enflammés contre les injustices du Sud, analysant et exposant au grand jour les prétendues « raisons » que les



Prints and Photographs Division, LOC

Couverture du programme de la marche organisée à Washington en 1913 par la National American Women's Suffrage Association. Militante active en faveur du droit de vote des femmes, Ida Wells-Barnett participa à cette manifestation. En 1913, elle fonda également le premier mouvement de femmes noires pour le droit de vote, l'Alpha Suffrage Club.

partisans de la suprématie blanche invoquaient pour justifier le lynchage de Noirs, pratique devenue alors courante.

A Chicago, Ida Wells participa également au développement de nombreuses associations afro-américaines féminines et réformistes. Elle ne cessa de faire campagne contre le lynchage, publiant notamment en 1892 le pamphlet intitulé *Southern Horrors: Lynch Law in All Its Phases* (Horreurs du Sud : la loi sur le lynchage à tous ses stades), en couverture duquel figurait son portrait. En 1895, elle épousa l'avocat Ferdinand Barnett, rédacteur en chef de l'un des premiers journaux afro-américains de Chicago, et eut quatre enfants, ce qui ralentit quelque peu son militantisme sans pourtant y mettre fin. Elle se battit sans répit pour le droit de vote des femmes et participa à la marche historique organisée en 1913 à Washington en faveur du suffrage universel. Opposée à toute forme d'injustice, Ida Wells-Barnett réussit, aux côtés de Jane Addams (assistante sociale connue pour son rôle de pionnière, qui reçut par la suite le prix Nobel de la paix), à empêcher la création à Chicago d'écoles soumises à la ségrégation raciale.

En 1906, elle s'associa à W. E. B. Du Bois et à d'autres pour faire connaître le Niagara Movement. Ce mouvement de promotion des droits civiques des Afro-Américains, qui combattait la ségrégation raciale et la dénégation du droit de vote, s'opposait à la stratégie conciliatrice prônée par d'autres militants noirs comme Booker Washington. Ida Wells-Barnett fut l'une des deux Afro-Américaines à signer « l'appel » à la création de l'Association nationale pour le progrès des gens de couleur en 1909, dont elle devint membre fondateur. En raison de son opposition clairement affichée aux thèses de Booker Washington, elle fut cependant considérée comme « radicale » et ne put assumer de fonctions de direction au sein de cette association.

En 1930, déçue par les candidats des principaux partis aux organes législatifs de l'Illinois, elle décida de se présenter elle-même aux élections. Elle fut ainsi l'une des premières femmes noires des Etats-Unis à briguer un mandat électif. Elle mourut l'année suivante, au terme d'une vie consacrée à la lutte pour la justice. ■

Lee Baker est doyen des affaires académiques au Trinity College of Arts & Sciences de l'université Duke. Diplômé de l'université d'Etat de Portland et de l'université Temple, M. Baker a commencé sa carrière à Duke en 1995 au poste de professeur adjoint d'anthropologie culturelle et d'études afro-américaines. Il a également enseigné à l'université Columbia.

Cet article est extrait de la brochure Stories of African-American Achievement *publiée par le bureau IIP du département d'Etat des Etats-Unis.*

Zora Neale Hurston

UNE LÉGENDE DE LA LITTÉRATURE

Valerie Boyd

Zora Neale Hurston savait faire des entrées remarquées. En 1925, lors d'un dîner de remise de prix littéraires, cette nouvelle venue à Harlem attira tous les regards en raflant quatre prix : un second prix en fiction pour sa nouvelle intitulée « Spunk », un second prix en dramaturgie pour sa pièce *Color Struck* et deux mentions honorables. Et si les écrivains qui s'étaient classés devant elle ce soir-là ne tardèrent pas à sombrer dans l'oubli, le nom de la lauréate des seconds prix circula toute la soirée puis resta en vogue au cours des journées et des années qui suivirent.



© Bettmann/CORBIS

La romancière Zora Neale Hurston fut une figure de proue de la Renaissance de Harlem.

Tous les chroniqueurs s'accordent pour dire que Zora Hurston était capable de pénétrer dans une salle où elle ne connaissait personne et, en l'espace de quelques minutes et de deux ou trois histoires, de mettre tout le monde sous son charme au point que beaucoup lui offraient de faire pour elle tout ce qui était en leur pouvoir. Elle possédait un intellect brillant, un sens de l'humour contagieux et, pour reprendre l'expression d'un de ses amis, « le don d'entrer dans le cœur des gens ». L'amalgame unique de talent, de détermination et de charme qui était le sien contribua à faire d'elle l'un des flambeaux de la Renaissance de Harlem et l'un des écrivains les plus importants et les plus connus de la première moitié du XX^e siècle. Au cours d'une carrière qui s'étendit sur plus de trente ans, Zora Hurston publia quatre romans, deux ouvrages de folklore, une autobiographie, de nombreuses nouvelles et plusieurs essais, articles et pièces de théâtre.

Née le 7 janvier 1891 à Notasulga, dans l'Alabama, Zora Hurston en partit avec sa famille dans sa petite enfance pour venir s'établir en Floride, à Eatonville. Là, il lui fut donné d'observer autour d'elle des exemples de réussite dans la population noire. Au sein de l'administration municipale, des hommes noirs, dont son père, John Hurston, rédigeaient les lois qui régissaient les activités de la population. Dans les deux églises de la localité, des femmes noires, dont sa mère, Lucy, dirigeaient les cours de catéchisme dominicaux. Sur la véranda du magasin de la bourgade, des Noirs, hommes et femmes, racontaient des histoires évoquant des mondes pittoresques et fascinants.

Dans la grande maison bâtie sur un terrain de deux hectares dans cette communauté consciente de la valeur de sa culture, Zora eut une enfance relativement heureuse, malgré de fréquents accrochages avec son père, prédicateur, qui voulait parfois, comme elle le décrivit plus tard, « étouffer » son esprit exubérant. En revanche, sa mère l'encourageait, elle et ses sept frères et sœurs, à « sauter après le soleil » selon l'expression populaire afro-américaine communément employée à Eatonville. « Cela ne voulait pas dire que nous atterririons sur le soleil, expliquait Zora Hurston, mais cela aurait du moins l'avantage de nous faire décoller du sol. »



Prints and Photographs Division, LOC

Zora Neale Hurston au Salon du livre organisé par le *New York Times* à New York en 1937. Son roman *Une femme noire*, paru la même année, lui a valu une notoriété durable.

Les jeunes années idylliques de Zora Hurston prirent fin soudainement à la mort de sa mère, en 1904. Son père ne fut pas long à se remarier et apparemment n'eut plus guère de temps ni d'argent à consacrer à ses enfants. Et après que Zora en fut venue aux mains avec sa jeune belle-mère, son père l'envoya vivre chez divers parents et lui laissa le soin d'accéder seule à l'âge adulte. Zora décrivit ces tristes années comme « dénuées de bien-être et vides d'amour ». Elle exerça une série de petits métiers durant son adolescence, tout en s'efforçant de terminer ses études. Suivit alors près d'une décennie où Zora disparut des annales. Elle réapparut en 1917, âgée de 26 ans, habitant Baltimore mais n'ayant toujours pas terminé ses études secondaires. Elle se déclara née en 1901 – toute une décennie en moins – afin de se faire passer pour une adolescente et de s'assurer une scolarité gratuite. Depuis lors, elle se rajeunit toujours d'au moins dix ans, ce que son physique lui permettait ! Les photos que nous avons d'elle montrent une grande femme, de belle allure, au regard rieur mais pénétrant, aux pommettes hautes et au visage gracieux toujours animé et expressif.

Après avoir enfin terminé ses études secondaires, Zora Hurston obtint sa licence au prestigieux Barnard College et continua avec un doctorat à l'université Columbia, sous la direction de l'anthropologue Franz Boas de renommée mondiale. Elle se vit plus tard attribuer une bourse Guggenheim, distinction très prisée, pour étudier les communautés autochtones en Jamaïque et en Haïti.

En 1935, Zora Hurston s'était fermement établie sur la scène littéraire américaine. Elle avait publié plusieurs nouvelles et articles, une série d'études bien reçues sur le folklore noir du Sud (*Mules and Men*) et un roman, *Jonah's Gourd Vine*, que le *New York Times* estima être « sans crainte d'exagérer le roman le plus vital et le plus original jamais écrit sur le Noir américain ». Sa carrière parvint à son zénith à la fin des années 1930 et au début des années 1940. Son œuvre maîtresse, un roman intitulé *Une femme noire*, est aujourd'hui inscrite sur la liste des ouvrages à lire dans les lycées et les universités de tous les Etats-Unis.

« Il n'y a pas pour moi de livre plus important que celui-là », en a dit la romancière Alice Walker. Pour Oprah Winfrey, personnalité de la télévision américaine, ce roman est son « histoire d'amour préférée de tous les temps ». L'animatrice trouva en fait cette œuvre si intéressante qu'elle en produisit en 2005 une adaptation télévisée avec, dans le rôle principal, Halle Berry, oscar



Prints and Photographs Division, LOC

Anthropologue de formation, Zora Neale Hurston recueillit les traditions, chansons et histoires populaires pour le Federal Writer's Project durant la Grande Crise. Sur cette photo prise en 1935 à Eatonville, en Floride, par le spécialiste des traditions populaires Alan Lomax, elle écoute les musiciens Rochelle French et Gabriel Brown.

de la meilleure actrice en 2002. Le téléfilm bénéficia d'une audience estimée à 24,6 millions d'Américains, ce qui ancra le roman plus profondément encore dans la conscience collective et dans le canon littéraire américain.

Aujourd'hui, *Une femme noire* est très largement considéré comme un chef-d'œuvre. Mais lors de sa parution, en 1937, il n'impressionna guère l'écrivain Richard Wright, contemporain de Zora Hurston, qui écrivit : « Le registre sensoriel de son roman ne véhicule aucun thème, aucun message, aucune pensée. » L'œuvre fut toutefois accueillie par des critiques globalement positives. Plusieurs articles de presse furent consacrés à l'époque à son auteur et Edna St. Vincent Millay, poète et lauréate du prix Pulitzer, lui envoya un télégramme pour la féliciter de son succès. « Dieu aime les Noirs après tout, non ? » dit Zora Hurston à un ami en plaisantant, ravie des louanges dont son roman faisait l'objet malgré le racisme persistant qui sévissait alors dans une grande partie des Etats-Unis. « Ou bien suis-je seulement en liberté conditionnelle ? » ajouta-t-elle.

Cependant, Zora Hurston ne reçut jamais les rétributions que ses œuvres auraient dû lui valoir. (La plus forte avance qui lui fut versée par un éditeur s'éleva à 500 dollars, soit un dixième du montant généralement octroyé à ses homologues blancs.) En 1960, lorsqu'elle mourut d'une attaque cérébrale à l'âge de 69 ans, ses voisins de Fort Pierce, en Floride, durent collecter des fonds pour subvenir aux frais de son enterrement. La somme ainsi recueillie n'étant pas suffisante pour acheter une pierre tombale, Zora Hurston fut ensevelie dans une sépulture qui resta anonyme pendant plus d'une décennie.

Fait curieux, en 1945, Zora Hurston avait envisagé l'éventualité de mourir sans le sou et, à l'époque, avait songé à une solution dont elle-même et de nombreuses autres personnes auraient bénéficié. Dans une lettre à W. E. B. Du Bois, qu'elle considérait comme le « doyen » des artistes afro-américains, elle proposait l'établissement « d'un cimetière pour les Noirs illustres » sur quelque 40 hectares de terre en Floride. « Qu'aucune célébrité noire, quel que soit l'état de ses finances à sa mort, ne soit reléguée dans l'obscurité et l'oubli : nous devons assumer la responsabilité de faire connaître et honorer leurs tombes », écrivit-elle, pressant instamment W. E. B. Du Bois d'intervenir. Mais celui-ci, invoquant des complications d'ordre pratique, rejeta sèchement sa proposition.



Carl Van Vechten/Van Vechten Trust/Barnard College Archive

Zora Neale Hurston en 1934.

Comme si elle eut été animée par la prescience de Zora Hurston, Alice Walker, alors jeune écrivain, se rendit durant l'été 1973 à Fort Pierce pour placer une stèle sur la tombe de celle qui avait été source d'inspiration pour son jeune talent. Le Garden of Heavenly Rest [Jardin du repos céleste], où Zora Hurston avait été ensevelie, était un cimetière négligé, réservé aux Noirs, situé dans un cul-de-sac du nord de la ville. Alice Walker se rendit sur place, dans un terrain infesté de serpents et envahi par une végétation qui lui arrivait à la taille, à la recherche de la sépulture de son héroïne littéraire. Elle finit par trouver une parcelle rectangulaire en légère dépression dont elle détermina que c'était la tombe de Zora Hurston. N'ayant

pas les moyens d'acheter la majestueuse pierre tombale noire dite « brume d'ébène » qui aurait dû, selon elle, rendre hommage au patrimoine littéraire de l'illustre auteur, Alice Walker dut se contenter d'une simple pierre grise. D'après un poème de Jean Toomer, elle y fit graver l'épitaphe suivante : « Zora Neale Hurston : un génie du Sud ». 

Valerie Boyd est l'auteur de la biographie primée intitulée Wrapped in Rainbows: The Life of Zora Neale Hurston. *Elle enseigne le journalisme et le récit documentaire à l'université de Georgie.*

Cet article est extrait de la brochure Stories of African-American Achievement *publiée par le bureau IIP du département d'Etat des Etats-Unis.*

PORTRAITS D'AFRO-AMÉRICAINES DE NOTRE TEMPS

Grâce au mouvement américain des droits civiques et à l'offensive en faveur de l'égalité des femmes, les Afro-Américaines se voient désormais proposer des débouchés qui n'étaient qu'un rêve pour la génération précédente. Aujourd'hui, elles volent dans l'espace pour la NASA, dirigent des entreprises situées dans le classement Fortune des 500 premières sociétés et remportent des prix Pulitzer pour leurs succès théâtraux à Broadway. Portrait de quelques-unes de ces femmes noires qui se sont imposées dans leur domaine et qui sont un modèle pour d'autres ailleurs.

Elizabeth Alexander, poète



© Bill O'Leary/The Washington Post via Getty Images

Elizabeth Alexander, poète et universitaire reconnue, est l'un des quatre auteurs de poésie à avoir lu leurs vers lors d'une investiture présidentielle.

Elizabeth Alexander sait ce que signifie être témoin de l'histoire. Elle avait moins d'un an en 1963 lorsque ses parents l'emmenèrent en poussette à la marche sur Washington pour les droits civiques, couronnée par le discours de Martin Luther King « Je fais un rêve ». Quarante-six ans plus tard, elle assistait à l'investiture de Barack Obama, premier président afro-américain, cette fois en qualité d'invitée d'honneur puisque le nouvel élu l'avait priée de venir lire un poème écrit pour l'occasion.

Dans l'intervalle, Elizabeth Alexander était devenue une enseignante, essayiste et poète respectée. Née à Harlem d'une mère écrivain et d'un père juriste, elle se dit issue d'une famille imprégnée de politique. Le couple emménage à Washington l'année même où la petite fille assiste au discours de Martin Luther King. Le père occupe un certain nombre de postes dans la fonction publique, notamment président de l'Equal Employment Opportunity Commission, la commission chargée de l'égalité des chances en matière d'emploi, et finit secrétaire à l'Armée de terre (il est le premier Noir nommé à cette charge). La mère enseigne l'histoire afro-américaine à l'université George Washington.

Une fois diplômée de Yale, Elizabeth Alexander suit un cursus à l'université de Boston sous l'égide du poète Derek Walcott, qui l'incite à abandonner la fiction au profit de la poésie. A partir de 1991, elle enseigne l'anglais à l'université de Chicago où elle fait la connaissance de Barack Obama, alors professeur de droit dans la même faculté.

Le premier recueil de poèmes d'Elizabeth Alexander, *The Venus Hottentot*, est acclamé par la critique et son ouvrage de 2005, *American Sublime*, est sélectionné pour le prix Pulitzer. En dehors de la poésie, la jeune femme se fait un nom dans la critique littéraire afro-américaine avec des essais comme *The Black Interior* (2003), qui traite de l'influence culturelle d'éminents Afro-Américains tels que Langston Hughes et Gwendolyn Brooks.

Le 21 janvier 2009, Elizabeth Alexander lit « Praise Song for the Day » lors de l'investiture de Barack Obama et devient le quatrième poète à prendre part à une telle cérémonie. L'œuvre, comme le montre l'extrait ci-dessous, replace l'aspect historique de l'événement dans la perspective du combat livré par les ouvriers ordinaires, qui ont rendu possible l'élection d'un Afro-Américain à la magistrature suprême.

Soyons clairs : beaucoup sont morts pour ce jour.
Chantons le nom des disparus qui nous ont menés là,
Qui ont posé les voies ferrées, édifié les ponts,

Cueilli le coton et la laitue, construit
Brique par brique nos bâtiments étincelants
Avant d'y faire le ménage et d'y travailler.

Mary McLeod Bethune, éducatrice et militante des droits civiques



Mary McLeod Bethune (à droite) a suscité une vocation de militante des droits civiques chez de nombreuses jeunes femmes dont sa protégée Dorothy Irene Height (à gauche).

Issue d'une famille d'anciens esclaves, Mary McLeod est née dans une plantation de coton en Floride en 1875. Enfant, son goût du savoir la pousse à s'inscrire à l'école locale, où elle apprend à lire et écrire. Un instituteur, devenu son mentor, lui ouvrira les portes de l'enseignement supérieur, ce qui lui permettra de devenir professeur. « Le monde entier s'est offert à moi lorsque j'ai appris à lire », dira-t-elle plus tard.

Après son mariage avec Albertus Bethune, elle continue à enseigner et à travailler comme assistante sociale. Le couple s'installe en Floride où, à Daytona Beach, elle crée une école pour les jeunes filles noires, qui deviendra par la suite un établissement mixte, le Bethune-Cookman College, réputé pour l'excellence de son enseignement. Mary Bethune s'adresse aux donateurs blancs ou noirs pour financer cette université, s'assurant le concours de puissants bienfaiteurs blancs tels que James Gamble de Proctor & Gamble, Thomas White de White Sewing Machines et John Rockefeller.

Mary McLeod Bethune dirige l'Association nationale des femmes de couleur (National Association of Colored Women) et, en 1935, fonde le Conseil national des femmes noires (National Council of Negro Women – NCNW), qui rassemble d'autres organisations d'Afro-Américaines traitant de thèmes similaires : amélioration des conditions de vie des Noires, discrimination raciale, intégration et égalité des droits.

Amie proche du président Franklin Roosevelt et de son épouse Eleanor, Mary Bethune fait partie du « Black Cabinet », groupe de dirigeants noirs qui conseillent le gouvernement Roosevelt sur les questions concernant les Afro-Américains et leur avancement.

Son militantisme social l'amène à travailler pour la Croix-Rouge durant la Seconde Guerre mondiale, à fonder des écoles et à s'engager dans des associations éducatives, commerciales et religieuses. Mary Bethune est également chroniqueuse au *Chicago Defender* et au *Pittsburgh Courier*. Elle a été récompensée à maintes reprises pour ses réalisations, et un timbre-poste a même été émis à son effigie. La statue érigée à sa mémoire à Washington fut la première à représenter un Afro-Américain dans la capitale. Ses diverses affectations au gouvernement et dans des associations, ainsi que son dynamisme, ont inspiré une nouvelle génération de dirigeantes des droits civiques.

Ursula Burns, dirigeante d'entreprise

Ursula Burns de Xerox Corporation est la seule Afro-Américaine à diriger une entreprise figurant au classement des 500 premières sociétés mondiales publié par le magazine *Fortune*.

Son enfance se déroule dans un logement social du Lower East Side de Manhattan. « [Ma mère] a élevé seule ses trois enfants avec quasiment rien. Elle m'a appris le courage et m'a donné ma force intérieure », explique Ursula Burns. En 2009, lors d'une réunion de la YWCA, la femme d'affaires confiait : « Je l'entends encore me dire : “Ce ne sont pas les circonstances qui définissent les gens.” Elle ne cessait de me seriner : “La personne que tu es ne dépend pas du lieu où tu es.” »

Ursula Burns débute chez Xerox avec un emploi de stagiaire d'été. Au bout de quelques années, elle est promue cadre moyen. « J'étais ravie de mon parcours professionnel... jusqu'à une rencontre fortuite avec un cadre de la maison qui m'orienta dans une nouvelle voie. » Lors d'une table ronde sur le travail d'équipe, la jeune femme fait forte impression sur un vice-président en s'opposant vivement aux vues d'un autre participant sur la place des femmes aux postes de direction. « Il avait remarqué mon aplomb, se souvient-elle. Il demanda à me rencontrer et me proposa ensuite d'être son assistante. J'ai beaucoup appris en travaillant à ses côtés et j'ai eu la possibilité de mieux comprendre comment on dirige une entreprise. »



Ursula Burns, entrée comme simple stagiaire chez Xerox, en est devenue présidente-directrice générale.

Peu après, Ursula Burns est nommée assistante du directeur général, ce qui lui permet de voir en quoi consistent les tâches quotidiennes d'un cadre supérieur : « Je me suis aperçue alors qu'il y avait une place pour moi à la direction, loin d'être facile, certes, mais qui m'offrait une foi toute neuve dans les valeurs que je pouvais apporter à l'entreprise. »

« On sait que je suis franche et directe, conclut Ursula Burns. Le facteur clé [de la réussite] est le rassemblement des effectifs autour d'une batterie d'objectifs communs. La diversité est un paramètre essentiel de cette stratégie. Je suis résolument de ma race et de mon sexe. C'est indéniable. Ils constituent mon héritage. »

Shirley Chisholm, pionnière de la politique américaine


© AP Images

Shirley Chisholm, représentante démocrate de New York, au Capitole à Washington en 1969, un an après être devenue la première élue afro-américaine du Congrès des Etats-Unis.

Bien avant l'entrée de Barack Obama ou de Hillary Rodham Clinton sur la scène politique américaine se produisit celle de Shirley Chisholm.

En 1968, Shirley Chisholm, originaire de New York, devient en effet la première Afro-Américaine élue au Congrès des Etats-Unis, représentant le douzième district de Brooklyn. Le slogan de sa campagne, *unbought and unbossed* (ni corruption ni maître), reflète l'honnêteté et l'indépendance qui la font apprécier de ses électeurs mais qui exaspèrent parfois la classe dirigeante à Washington.

Championne des droits des femmes et des minorités qui a son franc-parler, Shirley Chisholm fait aussi voler en éclat les barrières sexistes et raciales en briguant la présidence en 1972. Elle perdra finalement l'investiture du Parti démocrate au profit du sénateur George McGovern, mais remportera les voix de 152 délégués. Le machisme a toujours constitué pour elle un obstacle plus important que les préjugés raciaux. En 1982, elle confiait à l'Associated Press : « Lorsque j'ai brigué un siège au Congrès, lorsque j'ai été candidate à la présidence, je me suis heurtée à davantage de discrimination comme femme que comme Noire. Les hommes sont ce qu'ils sont. »

En dépit de cette fougue rhétorique, la vie de Shirley Chisholm reflète de nombreuses valeurs américaines traditionnelles, notamment l'importance des études, les relations de bon voisinage, l'engagement civique ainsi qu'une grande détermination à surmonter des origines humbles. Fille d'un ouvrier et d'une couturière, Shirley sort diplômée avec mention du Brooklyn College en 1946. Puis elle obtient un master d'enseignement primaire à l'université Columbia et devient une autorité en matière d'éducation préscolaire et de protection de l'enfance.

Shirley Chisholm était connue pour ses observations acerbes sur les méthodes en vigueur à Washington. « La plupart du temps, le Congrès semble inerte et sous l'effet d'une drogue [...], pour s'attaquer à un problème il ne sait que procéder à des auditions ou [...] nommer une commission », déclarera-t-elle.

Elle quittera Washington en 1982, après sept mandats au Congrès. Faisant le bilan de sa carrière en 2002, trois ans avant sa mort à l'âge de 80 ans, elle décrira sa tentative de candidature à la présidence comme un nécessaire « catalyseur de changement ».

« On ne progresse pas en refusant de prendre position, en gémissant et en se plaignant. On progresse en mettant en pratique des idées, affirmait-elle. Je ne mesure pas l'Amérique à ses réalisations mais à son potentiel. »

Johnnetta Cole, universitaire éclectique

De son propre aveu, Johnnetta Cole a connu un seul échec : sa retraite. En fait, à 75 ans, elle a déjà tenté de la prendre trois fois.

Anthropologue, écrivain et professeur primé, Johnnetta Cole se fait connaître à l'échelle nationale en 1987, lorsqu'elle devient la première Noire à diriger le Spelman College, une faculté d'Atlanta traditionnellement fréquentée par les étudiantes noires. Pendant dix ans, elle va améliorer le niveau universitaire de l'établissement, sa notoriété et sa santé financière. Elle renonce ensuite à ses fonctions de présidente pour se consacrer de nouveau à l'écriture et à l'enseignement à plein temps à l'université Emory, toujours à Atlanta.


Avec l'autorisation du National Museum of African Art, Smithsonian Institution

L'universitaire Johnnetta Cole a été la première Afro-Américaine présidente du Spelman College.

Retraitée du corps enseignant en 2002, elle reprend alors une présidence d'université, cette fois au Bennett College for Women, autre établissement historique destiné aux jeunes filles noires et situé à Greensboro, en Caroline du Nord.

Puis l'infatigable Johnnetta Cole se retire de Bennett pour diriger le National Museum of African Art de la Smithsonian Institution.

Johnnetta Cole est issue d'une famille aisée et instruite. Ses parents travaillaient dans la compagnie d'assurances fondée par son arrière-grand-père et sa mère était également professeur. La jeune femme entre à l'université à l'âge de 15 ans avec l'idée de devenir médecin, mais se prend de passion pour l'anthropologie. Ses travaux portent sur les civilisations d'Afrique, des Caraïbes et des Etats-Unis et sont axés sur les disparités liées à la race, au sexe et aux classes sociales.

Johnnetta Cole confie ne pas avoir su résister à ce poste au musée, qui « me permet de continuer à goûter l'emprise de la pédagogie ». Elle souhaite notamment faire changer certains a priori qui considèrent l'art africain comme primitif et de facture grossière. « Il faut nous débarrasser de ces vieilles lunes, souvent empreintes de racisme avouons-le, sur l'Afrique, sa population, son art et sa culture », souligne-t-elle.

Au National Museum of African Art de Washington, la directrice accueille les visiteurs d'un vibrant « Bienvenue chez vous ! » Lors d'une interview accordée en 2010 à la National Public Radio, Johnnetta Cole déclarait : « Il suffit de remonter suffisamment loin dans le temps pour s'apercevoir que chacun d'entre nous est africain. »

Catherine Hughes, chef d'entreprise dans l'audiovisuel


© AP Images

Catherine Hughes, dirigeante d'un groupe de médias, s'entretient avec le comédien Denzel Washington durant une émission de 2007 sur TV One.

Des difficultés financières avaient obligé Catherine Hughes à quitter son logement et à vivre avec son jeune fils dans le studio de la première radio qu'elle avait achetée à Washington. Aujourd'hui, Radio One, qu'elle a fondée en 1979, est une entreprise multimilliardaire qui compte des antennes sur tous les grands secteurs du pays. Chaque semaine, la station est écoutée par 14 millions d'auditeurs, selon les estimations.

Lorsque Radio One entre en Bourse et devient cotée au NASDAQ en 1999, elle est la première dans l'histoire à appartenir à une Afro-Américaine.

En janvier 2004, Radio One lance TV One, une chaîne de télévision nationale par câble et satellite dont le cœur de cible est l'adulte afro-américain. Lors d'une interview diffusée sur un site Internet destiné aux Afro-Américaines, Hello Beautiful, Catherine Hughes dénonçait l'image négative souvent donnée de ces femmes dans les médias traditionnels. « Nous, nous nous intéressons aux aspects positifs du statut d'Afro-Américain », soulignait-elle en parlant des programmes de Radio One et de TV One.

Catherine Hughes a été récemment nommée présidente du conseil de l'U.S. Small Business Administration chargé des quartiers défavorisés. Cet organe doit faire des recommandations aux instances gouvernementales sur les moyens d'aider les chefs d'entreprise issus des minorités. La Small Business Administration gère des subventions réservées aux petites et moyennes entreprises qui ont des difficultés à trouver des financements par les circuits ordinaires.

Catherine Hughes connaît bien le problème. Il y a plus de trente ans, lorsqu'elle voulut acheter sa première radio, elle se vit refuser sa demande de prêt par 32 banquiers, tous des hommes. Elle finit par obtenir le capital initial auprès d'une banquière hispanique compatissante. Des années plus tard, devenue une femme d'affaires prospère, Catherine Hughes déclarera au *Houston Chronicle* que, au lieu de critiquer le « réseau de vieux copains » qui les excluait si souvent, les femmes feraient mieux de créer leurs propres réseaux relationnels.

Catherine Hughes est profondément engagée envers sa communauté, notamment les femmes. Dans sa société, la plupart des employés sont noirs et de nombreux postes de direction sont occupés par des Afro-Américaines.

Mae Jemison, médecin, scientifique et astronaute


NASA

Mae Jemison fut la première Afro-Américaine à participer à un vol de la navette spatiale.

Lorsqu'elle regardait tout enfant à la télévision les vols des vaisseaux spatiaux *Gemini* et *Apollo*, Mae Carol Jemison savait qu'un jour elle irait dans l'espace. Une conviction extraordinaire, car il faudra encore attendre plus d'une décennie avant qu'une femme américaine ou un Afro-Américain ne quitte l'atmosphère terrestre.

Née à Decatur, dans l'Alabama, Mae Jemison passe la plus grande partie de son enfance à Chicago. Sa mère y enseigne dans un établissement public, et Mae attribue sa carrière scientifique au soutien de ses parents dans ses études. « Parfois, les gens insistent pour vous faire agir ou comporter d'une certaine façon, déclarait-elle lors d'une manifestation organisée dans son lycée peu de temps après son retour sur Terre. Ils veulent vous limiter parce que leur propre imagination est limitée. »

Après des études à l'université Stanford, en Californie, où elle obtient une licence en génie chimique et en études afro-américaines, Mae Jemison entre au Cornell Medical College de New York d'où elle ressort docteur en médecine. Devenue médecin pour le Corps de la paix, elle travaille au Liberia puis en Sierra Leone pendant deux ans. Deux personnages, l'un réel, l'autre de fiction, vont l'inciter à poser sa candidature à la National Aeronautics and Space Administration (NASA) : il s'agit de Sally Ride, première Américaine à être allée dans l'espace, et du lieutenant Uhura, l'Afro-Américaine chargée des communications dans la série télévisée *Star Trek* que Mae adorait lorsqu'elle était petite.

Elle est spécialiste de mission à bord de la navette spatiale *Endeavour* en septembre 1992, devenant ainsi la première Afro-Américaine dans l'espace. Depuis ce vol révolutionnaire, Mae Jemison encourage les enfants à embrasser des carrières scientifiques. En 2009, elle participe avec le président Obama à une « nuit des étoiles » organisée à la Maison-Blanche et elle se joint à Michelle Obama pour parler de l'importance de l'instruction aux élèves des quartiers défavorisés.

« Pendant mon enfance, dans les années 1960, les seuls astronautes américains étaient des hommes, rapporte Mae Jemison dans le *New York Times*. En regardant par le hublot de la navette spatiale, j'ai pensé que si cette petite fille de Chicago pouvait se voir aujourd'hui, un large sourire illuminerait son visage. »

Lynn Nottage, dramaturge


© AP Images

La dramaturge Lynn Nottage est saluée pour son traitement décalé, appelant à la réflexion, de questions sociales complexes.

Les personnages féminins créés par la dramaturge Lynn Nottage couvrent un large éventail de classes sociales, d'époques et de lieux : une adolescente des années 1950, une femme d'affaires arrogante, une couturière new-yorkaise vers 1900, des femmes ayant subi des violences lors de la guerre en République démocratique du Congo.

Lorsqu'elle reçoit une bourse MacArthur en 2007, Lynn Nottage est saluée comme « une voix originale de la scène américaine ». Sa pièce la plus connue est alors *Intimate Apparel*, qui explore les thèmes de la race et de la classe aux Etats-Unis. Située en 1905, elle retrace l'histoire d'une couturière afro-américaine spécialisée en lingerie qui travaille pour des prostituées et des femmes de la bonne société.

Deux ans auparavant, c'est une pièce très différente qui avait valu à Lynn Nottage le Pulitzer de théâtre : *Ruined* se déroulait dans une maison de passe du Congo ravagé par la guerre. Le jury du prix avait loué un « drame saisissant » qui « mettait le public face à l'horreur du viol et de la violence en temps de guerre tout en affirmant la force de la vie au milieu du désespoir ». La lauréate fit don d'une partie des 10 000 dollars du prix à l'hôpital Panzi du Congo, qui effectue des opérations de chirurgie réparatrice pour les femmes.

Au cours des recherches qu'elle avait effectuées pour *Ruined*, Lynn Nottage s'était entretenue avec des Congolaises victimes de violences : « Je pensais trouver des femmes brisées, se souvient-elle, et j'ai découvert des femmes certes violentées mais déterminées à s'en sortir. »

Née à Brooklyn, Lynn Nottage a fait ses études à l'université Brown et à l'Ecole d'art dramatique de Yale, où elle enseigne.

Sa dernière production est *By the Way, Meet Vera Stark*. Elle y porte un regard plein d'humour sur les préjugés raciaux à Hollywood grâce à l'histoire d'une Afro-Américaine souhaitant devenir comédienne et employée comme bonne chez une actrice blanche dans les années 1930. Le rôle-titre est inspiré des comédiennes noires de l'époque, dont le répertoire était limité aux domestiques, aux esclaves ou aux nourrices.

Condoleezza Rice, universitaire et diplomate


© AP Images

Universitaire accomplie, Condoleezza Rice est la première Afro-Américaine nommée secrétaire d'Etat grâce au président George W. Bush.

Fille unique d'un pasteur presbytérien et d'un professeur de lycée, l'ancienne secrétaire d'Etat Condoleezza Rice grandit à Birmingham, dans l'Alabama, alors que sévissait encore la ségrégation. Elle a déclaré de ses parents : « Ils refusaient que les restrictions et les injustices de leur époque limitent nos horizons. »

Angelena Ray Rice, qui enseigne la musique, donne à sa fille un prénom inspiré de l'expression italienne *con dolcezza*, « avec douceur », utilisée sur les partitions. Plus tard, la famille s'installe à Denver, où Condoleezza Rice obtient un doctorat de sciences politiques à la Josef Korbel School of International Studies de l'université de Denver.

Spécialiste de l'Union soviétique, la jeune femme enseigne à l'université Stanford, en Californie, avant de siéger sous le mandat de George H. W. Bush au Conseil national de sécurité en qualité de kremlinologue de 1989 à 1991. Elle revient à la vie publique en 2000 lorsque le président George W. Bush la nomme conseillère à la sécurité nationale ; elle est la première femme à occuper ce poste.

En 2005, le président Bush en fait sa secrétaire d'Etat, fonction qu'aucune Afro-Américaine n'a encore assumée. Aujourd'hui, Condoleezza Rice est professeur d'économie politique et de sciences politiques à l'université Stanford et appartient à la Hoover Institution. Elle est aussi membre fondateur du Rice Hadley Group, cabinet international de conseil en entreprise.

Dans ses mémoires, *Extraordinary, Ordinary People*, elle attribue le mérite de sa réussite à ses parents, qui insistaient sur l'importance de bonnes études. Ils avaient la conviction, écrit l'ancienne secrétaire d'Etat, « qu'il n'y avait rien de pire que d'être une victime sans défense des circonstances ». Elle traite aussi du rôle de la liberté individuelle et de l'incidence d'avoir vécu l'époque du mouvement américain des droits civiques et de la chute de l'Union soviétique. « Ces expériences m'ont renforcée dans l'idée que la liberté est une aspiration universelle » et « qu'il est essentiel que les dirigeants soutiennent la proposition que tout homme, femme ou enfant mérite de connaître la liberté », écrit-elle.

Susan Rice, ambassadrice auprès des Nations unies

Depuis 2009, Susan Rice sert en première ligne la nouvelle politique d'engagement voulue par le président Obama. L'ambassadrice contribue à renforcer les relations internationales des Etats-Unis et à promouvoir la paix, la sécurité et le développement économique dans le monde. Aux Nations unies, elle s'attache à faire progresser les intérêts de son pays, à défendre les valeurs universelles, à consolider la sécurité et la prospérité internationales et à protéger les droits de l'homme.

Née à Washington en 1964, Susan Rice est titulaire d'une licence d'histoire de Stanford (1986) ainsi que d'un master (1988) et d'un doctorat (1990) en relations internationales obtenus grâce à une bourse Rhodes à l'université d'Oxford, en Grande-Bretagne. Sa thèse de doctorat, dont le sujet était la transition Rhodésie-Zimbabwe, a reçu le prix Chatham House-British International Studies Association, qui récompense au Royaume-Uni la thèse de relations internationales la plus remarquable.



© AP Images

Susan Rice, ambassadrice auprès des Nations unies, prend la parole au Conseil de sécurité de l'ONU à New York.

Après Oxford, Susan Rice devient consultante en management international chez McKinsey & Company à Toronto, au Canada. Puis, sous la présidence de Bill Clinton, elle rejoint l'équipe du Conseil national de sécurité de la Maison-Blanche, où elle sera successivement directrice chargée des organisations internationales et du maintien de la paix, assistante spéciale du président et directrice générale des affaires africaines. Au cours du second mandat de Bill Clinton, Susan Rice est nommée secrétaire d'Etat adjointe aux Affaires africaines. Elle reste ensuite plusieurs années à la Brookings Institution, puis devient principale conseillère en politique étrangère du sénateur Obama durant sa campagne présidentielle.

« Concernant le déroulement de la vie professionnelle, confie Susan Rice, j'en suis arrivée à la conclusion qu'il faut faire ce qu'on *désire* et non ce que les autres estiment qu'on *devrait* faire. Si un domaine vous enthousiasme et vous passionne, c'est vers lui que vous devez vous tourner. »

Susan Rice possède un compte Twitter (www.twitter.com/ambassadorrice) et une page Facebook (www.facebook.com/ambassadorrice).

Leah Ward Sears, avocate et juriste



© AP Images

Leah Ward Sears, première femme et benjamine de la cour suprême de Georgie, interroge les avocats durant les auditions.

Leah Ward Sears cumule les premières au cours de sa carrière, notamment première femme (et benjamine) à siéger à la cour suprême de Georgie, première femme à remporter une élection à l'échelle de l'Etat en Georgie, première Noire nommée présidente d'une cour suprême d'Etat aux Etats-Unis.

Dès l'âge de sept ou huit ans, avoue-t-elle, elle avait décidé d'être avocate : « Je voulais exercer un métier qui me donne le pouvoir de changer les choses, de faire régner la justice dans le monde. »

Leah Ward Sears attribue à ses parents, pilote à l'U.S. Air Force et professeur, ses débuts sur la voie de la réussite. « Ils m'ont appris à avancer, à prendre ma place dans un monde d'hommes et à ne pas me plaindre », a-t-elle déclaré lors d'une interview accordée au magazine *Georgia Super Lawyers*.

« Etre la première a toujours été un peu difficile, confiait-elle. Il a fallu lutter pour se faire accepter. Je n'ai pas réussi à force d'animosité mais de dur labeur. »

Après dix-sept années à la cour suprême de Georgie, en quête de nouveaux défis, Leah Ward Sears décide en 2009 de changer d'emploi. Elle commence à enseigner le droit et entre comme associée dans un cabinet d'avocats national. Elle y dirige l'équipe chargée des affaires en appel et aide ses confrères à étudier les dossiers en adoptant le point de vue du magistrat. « Je jubile dès que je pose le pied au prétoire », avoue-t-elle.

Leah Sears déclare suivre le conseil de son mari : se remettre perpétuellement en question. « C'est excitant de changer de cap, quand on en a le courage, assure-t-elle. Je ne crois pas que ce soit un véritable objectif pour tout le monde. Pour moi, si. Du moment que le navire ne sombre pas... »

La grande première est peut-être encore à venir. Par deux fois déjà, Leah Sears s'est retrouvée en bonne position sur la liste de Barack Obama pour les nominations à la Cour suprême des Etats-Unis. Si elle y parvenait, elle serait la première Afro-Américaine à siéger à la plus haute instance judiciaire du pays.

Dorothy Irene Height

Militante des droits civiques

Holly Cowan Shulman



© AP Images

Dorothy Irene Height fut tout au long de sa vie militante et éducatrice.

J'ai rencontré Dorothy Height pour la première fois en 1963. Elle s'occupait alors de l'organisation de la marche sur Washington et avait été présentée à ma mère, Polly Cowan. Mes souvenirs de Dorothy sont enthousiastes. Elle était belle et s'intéressait autant à la mode que ma propre mère. C'était également une femme brillante. Au cours des quelque cinquante années où je l'ai côtoyée, son sens de la formule ne manqua jamais de m'étonner et de m'inspirer. Elle pouvait s'emparer d'une simple pensée que j'exprimais, la tourner et la retourner tel un précieux diamant, l'examiner sous toutes ses facettes et en énoncer la signification avec brio.

La longue vie de Dorothy Height débute durant l'ère Jim Crow (politique raciste envers les Noirs – NDT) pour s'achever sous la présidence de Barack Obama. Née le 24 mars 1912 à Richmond en Virginie, à une époque où les femmes américaines n'ont pas le droit de vote, Dorothy Height vivra assez longtemps pour voir une Afro-Américaine exercer les fonctions de secrétaire d'Etat. Elle jouera un rôle actif dans presque tous les mouvements de réforme du XXe siècle en faveur des Noirs et des femmes, et dirigera le Conseil national des femmes noires (National Council of Negro Women – NCNW) pendant plus de deux décennies.

Dorothy Height grandit dans un environnement où les perspectives d'avenir sont liées aux obstacles apparemment inébranlables de la ségrégation et des préjugés raciaux. Ses parents, Fannie Burroughs Height et James Edward Height, sont nés peu après la guerre de Sécession. Ils exercent tous deux une profession libérale : son père est entrepreneur en bâtiment et sa mère infirmière. Ils réussissent dans un Sud où les lois Jim Crow imposent aux Afro-Américains de sévères restrictions professionnelles et personnelles. A mesure que la demande de charbon et d'acier augmente durant la Première Guerre mondiale, les industriels du Nord commencent à recruter des ouvriers afro-américains dans le Sud. En 1916, chassés par la ségrégation et attirés par l'industrie du Nord, les Height s'installent à Rankin, petite ville minière et sidérurgique de Pennsylvanie située non loin de Pittsburgh, dont les premiers ouvriers sont venus d'Europe de l'Est et du Sud. De Rankin « je garde quantité de souvenirs de bonnes relations entre des personnes totalement différentes les unes des autres », écrit Dorothy Height dans *Open Wide the Freedom Gates: A Memoir* (New York, 2003).

Fannie et James Height sont instruits et ambitieux. Ce sont aussi des chrétiens convaincus qui consacrent leur temps libre à leur congrégation. Comme Dorothy se souviendra plus tard : « Mon père était très actif dans les milieux baptistes ... [et] notre maison était une sorte de lieu de réunion » pour les Noirs du Sud venus chercher du travail dans les industries du Nord, même si les emplois y étaient toujours plus précaires et moins bien rémunérés pour les Noirs que pour les Blancs. Les parents de Dorothy entendent que leur fille soit bonne élève et participe à la vie locale. A l'âge de 14 ans, après avoir sauté plusieurs classes, elle est élue présidente de la Federation of Girls Clubs de l'Etat de Pennsylvanie et devient une icône de la Young Women's Christian Association (YWCA). Passionnée par les débats, elle gagne une bourse d'études lors d'un concours d'éloquence parrainé par Elks, société nationale dont l'Elks National Foundation soutient les bonnes

œuvres. Un jury entièrement composé de Blancs décerne à Dorothy Height, seule concurrente noire, le premier prix – une bourse – pour son discours dans lequel elle soutient que les garanties constitutionnelles s'adressent aussi aux anciens esclaves et à leurs descendants. C'est le début de son action en faveur des droits civiques.

Toute jeune adolescente, Dorothy habite Harlem avec l'une de ses sœurs quand elle vient à New York pour ses études au Barnard College. Admise à Barnard, elle se voit pourtant refuser l'entrée à la dernière minute au motif que les quotas annuels réservés aux étudiants noirs dans cette université sont complets. Aussi décide-t-elle de s'inscrire à l'université de New York et de devenir assistante sociale.



© AP Images

Le 28 août 1963, Dorothy Height se trouve sur l'estrade aux côtés de Martin Luther King lorsqu'il prononce son discours mémorable « Je fais un rêve » devant plus de 200 000 personnes réunies pour la marche sur Washington. Elle était l'unique femme de l'United Council of Civil Rights Leaders.

Dorothy Height accède à la scène internationale dans les années 1930, décennie marquée par la crise économique et les réformes politiques. C'est dans le Harlem de cette époque qu'elle constate personnellement les effets dégradants des préjugés raciaux en observant les mauvais traitements infligés aux domestiques noires ainsi que la pauvreté dans les rues de son quartier. Elle reste à New York, où deux des femmes les plus en vue de l'Amérique du XX^e siècle, la Première Dame Eleanor Roosevelt et la fondatrice du NCNW Mary McLeod Bethune, exerceront sur elle une profonde influence.

En 1937, Dorothy Height quitte son poste d'assistante sociale pour devenir directrice adjointe du foyer Emma Ransom de la YWCA à Harlem. C'est là qu'elle fait la connaissance d'Eleanor Roosevelt et de Mary Bethune, qui lui demandent d'adhérer au NCNW pour lutter en faveur des droits de la femme, de l'égalité des chances en matière d'emploi et d'éducation. C'est un moment crucial. Bien qu'elle reste employée de la YWCA jusqu'en 1977, Dorothy Height se consacre au NCNW, puis à l'association d'étudiantes Delta Sigma Theta de son université. Elle est présidente nationale de Delta de 1947 à 1956 et du NCNW de 1977 à 1998. A sa retraite, elle exercera la fonction de présidente d'honneur du NCNW.

Dans les années 1960, Dorothy Height devient l'un des principaux dirigeants des droits civiques aux Etats-Unis. Elle est l'unique femme de l'United Council of Civil Rights Leaders, où elle représente le NCNW – seule organisation féminine au sein du mouvement des droits civiques – et travaille aux côtés de personnalités plus connues telles que Martin Luther King et Roy Wilkins. Convaincues que les femmes peuvent être des émissaires de terrain en faveur de la liberté, Dorothy Height et ma mère lancent en 1964 le projet Wednesdays in Mississippi (WIMS) pour soutenir l'Eté de la liberté et le mouvement des droits civiques. Organisation entièrement féminine, le WIMS dépêchait du Nord chaque mardi des groupes de femmes interraciaux et interreligieux à Jackson, dans le Mississippi, et les déployait le mercredi dans tout l'Etat pour soutenir les militants des droits civiques et promouvoir le droit de vote des Afro-Américains. Ma mère était blanche et juive, et le souvenir de l'antisémitisme dans le Chicago de son enfance, ainsi que celui de l'Holocauste, la rendaient particulièrement sensible à l'oppression. Comme elle l'expliqua dans les années 1970, « la liberté pour les Noirs constituait un pas vers la liberté pour tous... Aucun d'entre nous ne peut être libre avant que nous soyons tous libres. » Un engagement commun visant à promouvoir les droits civiques et la dignité humaine scellait l'amitié entre ma mère et Dorothy Height.

Souvenirs personnels

L'un de mes meilleurs souvenirs de Dorothy Height date de 1966. J'habitais alors un minuscule appartement au sixième étage d'un immeuble sans ascenseur de Greenwich Village. Un soir, Dorothy, ma mère et mon

père, Lou, m'avaient rendu visite. Je suis encore ébahie à la pensée que tous trois, qui avaient alors dans les cinquante-cinq ans, s'étaient donné la peine de monter toutes ces marches simplement pour venir chez moi, me procurant ainsi le plaisir de les recevoir. Trois des personnes les plus marquantes de ma vie étaient assises là à bavarder, dont Dorothy, membre à part entière de notre sphère familiale. Dans les années 1990, elle m'a demandé d'effectuer des recherches sur des Afro-Américains qui avaient embarqué à bord d'un bateau, le *Pearl*. Elle s'intéressait à l'histoire d'Emily et de Mary Edmondson, deux jeunes esclaves qui avaient tenté de s'enfuir et qui furent ensuite vendues sur un marché aux esclaves situé au coin de la Septième Rue et de Pennsylvania Avenue au nord-ouest de Washington – juste en face du siège actuel du Conseil national des femmes noires. Il était très clair pour Dorothy que le présent était lié au passé et que les recherches sur les sœurs Edmondson étaient essentielles car leurs vies pouvaient aujourd'hui constituer un exemple pour les femmes de couleur. Elle l'écrivit dans son essai : « Selon moi, c'est la providence qui nous a donné la possibilité d'obtenir ce site et d'y installer une présence active pour défendre la liberté et la justice. »

L'investissement de Dorothy Height et son action au profit des causes qui lui étaient chères ne faiblirent pas avec l'âge. En 1986, à 74 ans, elle lança une croisade en faveur des familles noires et engagea le NCNW dans l'aide internationale pour améliorer les conditions de vie des femmes et des familles en Afrique et dans les pays en développement. Elle demeura active jusqu'à sa mort, le 20 avril 2010. Au cours d'une vie qui ne lui réserva pas beaucoup de temps libre, elle écrivit deux livres. Le premier, *Open Wide the Freedom Gates*, est un essai paru en 2003. Le second, *Living with Purpose*, publié à titre posthume, traite de la quête du véritable objectif dans la vie et de la manière de s'y conformer. Elle y relate les leçons apprises de personnalités telles que Roosevelt et Mary McLeod Bethune, mais aussi de mères de famille du Mississippi ou d'enfants en Inde.

La remarquable mémoire et le sens de la formulation de Dorothy Height, associés à un engagement inégalé pour la justice sociale et à un extraordinaire charisme, ont fait d'elle une éminente personnalité. J'ai eu le privilège de la connaître personnellement mais l'historienne que je suis voit aussi Dorothy Height comme une figure emblématique à travers laquelle les Américains peuvent examiner et se remémorer leur passé commun. ■

Holly Cowan Shulman était une amie de Dorothy Height. Elle est aujourd'hui historienne à l'université de Virginie. Coéditrice avec David Mattern de The Selected Letters of Dolley Payne Madison *(2003), elle dirige aussi la publication de la* Dolley Madison Digital Edition *et est directrice fondatrice de Documents Compass à la Virginia Foundation for the Humanities.*

Cet article est extrait de la brochure Stories of African-American Achievement *publiée par le bureau IIP du département d'Etat des Etats-Unis.*



© AP Images

En août 1994 à la Maison-Blanche, le président des Etats-Unis Bill Clinton remet la médaille présidentielle de la Liberté à Dorothy Height, qui a conseillé plusieurs présidents sur les questions relatives à la justice sociale et aux femmes.

Claudette Colvin

LA PREMIÈRE AFRO-AMÉRICAINE À REFUSER DE CÉDER SON SIÈGE

Phillip Hoose

La guerre de Sécession mit fin à l'esclavage sans mettre fin aux préjugés raciaux. Dans les décennies qui suivirent, les Américains d'origine européenne promulguèrent des centaines de lois (pour la majorité dans le Sud) destinées à empêcher les Blancs et les Noirs de vivre, de travailler, voire de prendre les transports en commun, ensemble. Ils n'avaient même pas le droit d'être enterrés dans le même cimetière. Surnommées « Jim Crow », d'après le personnage d'une chanson interprétée par des Blancs grimés en Noirs, ces lois étaient souvent appliquées par la force.



Claudette Colvin avait quinze ans lorsqu'elle refusa de céder son siège à une Blanche.

Farrar, Strauss et Giroux/AP Images

L'un des premiers gestes réussis de contestation aux lois Jim Crow se produisit à Montgomery, dans l'Alabama : en mars 1955, une adolescente du nom de Claudette Colvin fut arrêtée pour avoir refusé de céder sa place à une Blanche dans un bus et, pour la première fois dans les annales de l'histoire de la ville, porta l'affaire en justice. Même si les chefs des mouvements noirs ne choisirent pas Claudette pour icône lors du boycott des bus de Montgomery qui allait suivre – optant neuf mois plus tard pour Rosa Parks, âgée de 42 ans – le procès fournit des informations tactiques et politiques qui allaient plus tard s'avérer utiles pour les organisateurs du boycott, dont le jeune pasteur Martin Luther King. L'important, c'est que Claudette Colvin contribua à l'heureuse conclusion du boycott – et de la ségrégation raciale dans les transports publics de l'Etat – par son courage devant les tribunaux dans le procès historique *Browder contre Gayle*.

L'après-midi du 2 mars 1955, Claudette Colvin, âgée de 15 ans, monta dans le bus de Highland Gardens, dans le centre-ville de Montgomery, et s'assit pour le long trajet urbain qui allait l'emmener chez elle. Elle connaissait bien le règlement en vigueur dans les bus – tout le monde le connaissait. Les dix premiers sièges étaient réservés aux Blancs. Les 26 autres sièges, derrière, étaient contrôlés par le conducteur du bus, qui regardait constamment dans le rétroviseur pour s'assurer que personne n'enfreignait la réglementation. Une fois que les dix premiers sièges réservés aux Blancs étaient pris, le conducteur ordonnait alors aux passagers noirs de céder leur place au milieu et à l'arrière du bus aux nouveaux passagers blancs.

Lorsque Claudette monta à bord du bus ce jour-là, il n'y avait pas encore de passagers blancs. La plupart étaient comme elle des élèves qui rentraient de l'école. Claudette se glissa sur un siège au milieu du bus près de la fenêtre. Trois de ses camarades prirent place dans la même rangée. Claudette se plongea dans ses pensées tandis que le bus commençait à se remplir. Bientôt, une dame blanche avança dans le couloir central et attendit devant elle de manière délibérée. Claudette sortit subitement de sa rêverie et se rendit compte qu'elle devait se lever et lui céder sa place.

Le conducteur jeta un coup d'œil dans le rétroviseur et ordonna aux jeunes Afro-Américaines de prendre des sièges plus à l'arrière. Les camarades de Claudette obéirent et partirent lentement vers l'arrière du bus. Mais Claudette ne dit pas un mot et ne se leva pas. « Hé, lève-toi ! » cria le conducteur. Claudette resta assise. Le conducteur ouvrit la porte automatique et héla au passage un policier des transports pour lui demander de monter à bord et d'appliquer la réglementation en vigueur. Mais le policier n'était pas autorisé à procéder à des arrestations. Une rue plus loin, le conducteur interpella deux policiers qui étaient assis dans leur voiture de service. Ils montèrent dans le bus et ordonnèrent à la jeune fille de se lever. Lorsqu'elle refusa, ils la saisirent par les poignets et la soulevèrent brutalement


© AP Images

Les passagers noirs et blancs étaient séparés, comme ci-dessus dans un trolleybus d'Atlanta, en Georgie. La loi de 1964 sur les droits civiques déclara illégale la ségrégation raciale.

du siège, faisant voler ses livres de classe. Criant qu'elle avait le droit constitutionnel de s'asseoir où elle voulait, Claudette se força à ne pas lutter. « Je ne pouvais pas me lever ce jour-là, se souvint-elle, des années plus tard. L'histoire m'a clouée sur mon siège. J'ai senti la main de Harriet Tubman sur une de mes épaules et celle de Sojourner Truth sur l'autre. »

Les policiers menottèrent Claudette, la jetèrent dans une voiture de police et l'emmenèrent à la mairie, en l'injuriant tout au long du chemin. L'adolescente de 15 ans fut écrouée et incarcérée dans une cellule de la prison pour adultes. La porte en fer se referma sur elle bruyamment et fut verrouillée. Claudette se retrouva toute seule dans une petite pièce pourvue d'un lit de camp sans matelas et de W.-C. rouillés. Sa mère savait-elle où elle était ? Claudette tomba à genoux, en sanglotant et en priant.

Des heures plus tard, sa mère et son pasteur obtinrent sa mise en liberté sous caution et la raccompagnèrent chez elle. Mais Claudette se trouvait dans une situation juridique très grave. Elle était accusée par la ville d'avoir troublé l'ordre public, violé la loi de ségrégation et « agressé » les policiers qui l'avaient sortie du bus. Dans le passé, d'autres passagers afro-américains avaient déjà été arrêtés pour avoir refusé de céder leur place à des Blancs, mais personne ne s'était défendu contre les accusations. Ils avaient payé une amende et étaient rentrés chez eux. Claudette agit différemment. Des fonds furent levés pour recruter un avocat avec l'appui de l'Association nationale pour le progrès des gens de couleur (NAACP) et des congrégations noires de la ville.

A l'audience, le président du tribunal rejeta les deux premiers chefs d'accusation mais garda celui de l'agression. Claudette fut mise en liberté surveillée sous la garde de ses parents. Son avocat fit appel, mais en vain. Aucun juge de la ville n'allait casser le jugement qui avait été prononcé contre elle.

Après le procès, Claudette retourna au lycée Booker Washington et s'efforça de finir son année scolaire. Au lieu de la traiter en héroïne, beaucoup de ses camarades de classe se moquèrent d'elle. Découragée, elle se mit à déprimer. « Parfois, j'avais le sentiment d'avoir fait quelque chose de mal... J'ai perdu beaucoup d'amis », devait-elle avouer plus tard.

En décembre 1955, soit neuf mois après l'arrestation de Claudette, une couturière de 42 ans du nom de Rosa Parks fut arrêtée pour avoir pris la même position dans un bus bondé de la même ville. Désormais préparés, en partie grâce à l'expérience vécue avec Claudette, les chefs de la communauté noire de Montgomery apportèrent leur soutien à Rosa Parks et organisèrent rapidement un boycott de tous les bus de la ville. Trente-cinq mille tracts furent distribués, demandant à la population noire de se déplacer à pied ou de se grouper à plusieurs en voiture jusqu'à ce que les autorités municipales changent la façon dont les passagers noirs étaient traités dans les bus publics.

Les dirigeants noirs, notamment Martin Luther King, prirent leurs distances vis-à-vis de Claudette Colvin, préférant utiliser Rosa Parks seule, comme icône de la contestation contre les bus. Pourquoi ? Certains dirigeants de la communauté pensaient qu'une adolescente

suffisamment rebelle pour résister aux forces de l'ordre qui la faisaient sortir *manu militari* d'un bus serait difficile à contrôler lors d'une manifestation soigneusement organisée. Claudette, quant à elle, estime qu'elle ne fut pas choisie car, contrairement à Rosa Parks, sa peau était noire, ses cheveux crépus et sa famille plus pauvre que les personnalités noires en ville. « Nous ne faisions pas partie du cercle fermé, déclara-t-elle plus tard. Les Noirs de la classe moyenne ne voulaient pas de nous comme modèle. »

Après des mois de boycott des bus et de refus de négociations des responsables municipaux, les dirigeants noirs décidèrent de poursuivre la ville de Montgomery devant le tribunal fédéral, arguant que les lois ségrégationnistes étaient une violation de la Constitution des Etats-Unis. Mais trouver des plaignants était difficile. Participer à une action en justice dénonçant ouvertement le système Jim Crow, c'était mettre sa vie en péril. A la fin, seulement quatre femmes acceptèrent de déposer plainte, dont Claudette Colvin, alors âgée de 16 ans.

Lorsque la jeune fille fut appelée à témoigner au procès le 11 mai 1956, elle s'avança à la barre et s'assit, levant la main droite et lissant sa robe bleue. Elle jeta un regard aux trois juges blancs sur sa droite, à l'air réprobateur. L'avocat de la ville se mit immédiatement à l'attaque, s'efforçant de piéger la jeune fille afin de lui faire avouer que Martin Luther King avait manipulé les Noirs de Montgomery pour les inciter à boycotter les bus contre leur gré.

« Qui sont vos chefs ? » demanda-t-il.

« ...Seulement nous, nous seules », répondit Claudette, d'une voix égale.

« Pourquoi avez-vous cessé de prendre le bus le 5 décembre ? » demanda l'avocat, se référant à la date du début du boycott.

Le regard acéré, Claudette répondit : « Parce qu'on nous traitait mal, de façon injuste et odieuse. »

L'un des avocats des autres plaignantes devait ensuite déclarer : « Si nous devions nommer un témoin vedette... ce serait Claudette Colvin. »

Plusieurs mois plus tard, après plus d'un an de boycott, les juges déclarèrent que les lois ségrégationnistes réglementant les bus de Montgomery dans l'Alabama étaient anticonstitutionnelles. La Cour suprême des Etats-Unis confirma cette décision, obligeant la municipalité à mettre un terme à la ségrégation dans les transports publics.

Deux ans après le procès, à l'âge de 18 ans, Claudette Colvin quitta Montgomery pour New York où elle travailla pendant cinquante ans comme aide-soignante dans une maison de retraite de Manhattan. A New York, elle ne parla jamais de son rôle historique de catalyseur du boycott des bus de Montgomery, sauf à une poignée de journalistes et d'historiens intéressés par le mouvement des droits civiques et qui, redécouvrant son histoire, lancèrent une enquête. Claudette, qui a maintenant 70 ans, est à la retraite et a cinq petits-enfants. Elle est fière d'avoir pu, à 15 ans, préparer la voie à la première grande victoire du mouvement des droits civiques aux Etats-Unis.

« Quand il s'agit de justice, déclare Claudette, il n'y a pas de moyen facile de l'obtenir. On ne peut pas l'édulcorer. Il faut prendre position et dire : "Ce n'est pas juste." Et je l'ai fait. » ■



© AP Images

Claudette Colvin (à droite) explique aux élèves du lycée Booker Washington de Montgomery, dans l'Alabama, comment elle résista à la ségrégation lorsqu'elle était adolescente dans les années 1950. Elle fréquentait le même lycée en 1955 quand elle refusa de céder sa place à une femme blanche.

Phillip Hoose a remporté en 2009 le Prix national du livre dans la catégorie des jeunes lecteurs pour son livre intitulé Claudette Colvin: Twice Toward Justice. *Il est l'auteur de nombreux livres, articles, essais et nouvelles, notamment* The Race to Save the Lord God Bird, Hey, Little Ant *(écrit avec sa fille Hannah) et* We Were There Too! Young People in U.S. History*, ouvrage qui a également été finaliste du Prix national du livre. Diplômé de l'école de foresterie et des sciences environnementales de l'université Yale, Philippe Hoose travaille à l'association écologiste The Nature Conservancy depuis 1977. Il est également auteur-compositeur et musicien. Il habite à Portland, dans le Maine.*

Cet article est extrait de la brochure Stories of African-American Achievement *publiée par le bureau IIP du département d'Etat des Etats-Unis.*

Documentation complémentaire (en anglais)

Ecrits ou références Internet ayant trait à cette revue

LIVRES

Boyd, Valerie, *Wrapped in Rainbows: The Life of Zora Neale Hurston*. New York: Scribner, 2002.

Bundles, A'Lelia, *On Her Own Ground: The Life and Times of Madam C.J. Walker*. New York: A Lisa Drew Book/Scribner, 2001.

Duster, Michelle. Ed., *Ida In Her Own Words: The timeless writings of Ida B. Wells from 1893*. Chicago: Benjamin Williams, 2008.

Duster, Michelle. Ed., *Ida From Abroad: The timeless writings of Ida B. Wells from England in 1894*. Chicago: Benjamin Williams, 2010.

Height, Dorothy Irene, *Living With Purpose*. Washington, D.C.: Dorothy I. Height Education Foundation, 2010.

Height, Dorothy Irene, *Open Wide the Freedom Gates: A Memoir*. New York: Public Affairs, 2005.

Hoose, Phillip, *Claudette Colvin: Twice Toward Justice*. New York: Farrar, Straus and Giroux, 2009.

Hurston, Zora Neale, *Their Eyes Were Watching God*. New York: HarperCollins, 2000.

SITES INTERNET

Elizabeth Alexander
Home page of poet, essayist, playwright and teacher Elizabeth Alexander
http://www.elizabethalexander.net/home.html

YouTube video reading of "Praise Song for the Day" at the inauguration of Barack Obama.
http://www.youtube.com/watch?v=nH6fC3W3YvA

Lee D. Baker
Dean of Academic Affairs, Trinity College of Arts and Sciences
Professor of Cultural Anthropology and African-American Studies
Duke University
http://www.duke.edu/~ldbaker/

Mary McLeod Bethune Council House
National historic site and resource center in Washington, D.C.
http://www.nps.gov/mamc/index.htm



A'Lelia Bundles
Author and journalist A'Lelia Bundles writes biographies about the amazing women in her family: entrepreneur Madam C.J. Walker and Harlem Renaissance icon A'Lelia Walker.
http://www.aleliabundles.com/



Dorothy Irene Height
YouTube Video posted by the Leadership Conference on Civil and Human Rights, July 8, 2008.
http://www.youtube.com/watch?v=OEa0kr42XYk



Zora Neale Hurston
Website of one of the pre-eminent writers of 20th-century African-American literature.
http://www.zoranealehurston.com/



Mae Jemison
Astronaut, physician, scientist, chemical engineer and teacher Mae Jemison in a YouTube video about Science Literacy on LIVING SMART with Patricia Gras.
http://www.youtube.com/watch?v=Fv4TditrXt8&feature=related



Lynn Nottage
Official website for award-winning playwright Lynn Nottage, whose honors include a MacArthur Foundation "genius" grant and an OBIE Award for playwriting.
http://www.lynnnottage.net/



Leah Ward Sears
YouTube video posted by the Atlanta Press Club, June 2, 2009.
http://www.youtube.com/watch?v=chrRI-6aN08

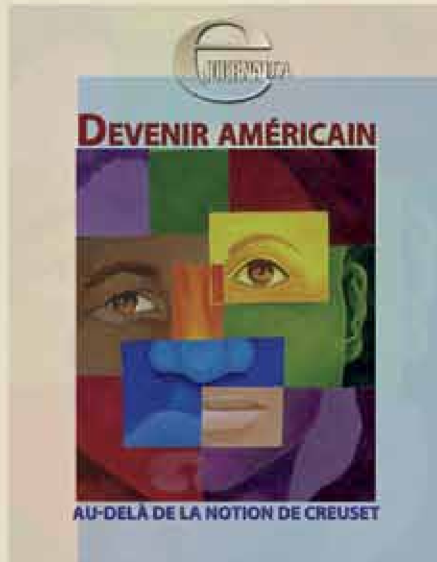


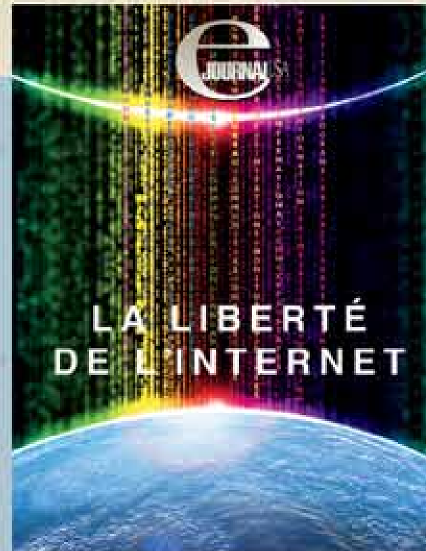
eJOURNALUSA

REJOIGNEZ-NOUS SUR

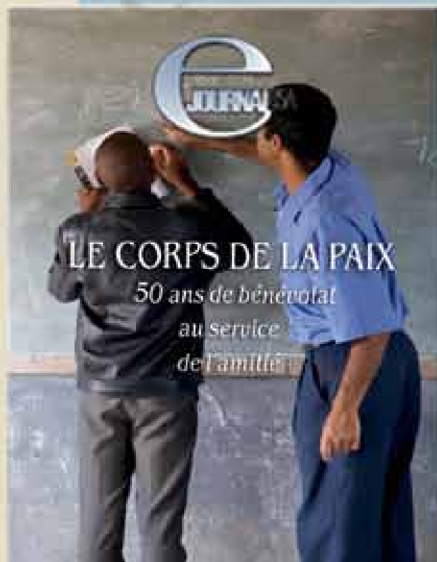
facebook

facebook.com/eJournalUSA







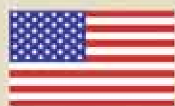






Монгол English 中文 Français Português 한국어 Українська 日本語

Türkçe Tièng Viêt Pashto Urdo ىسراف يبرع Русский Español



DÉPARTEMENT D'ÉTAT DES ÉTATS-UNIS
BUREAU DES PROGRAMMES D'INFORMATION INTERNATIONALE